

Lamence Madzou

J'étais un chef de gang

Suivi de

« Voyage dans le monde des bandes »

par Marie-Hélène Bacqué

Remerciements

Ce travail n'aurait pu être mené sans le soutien de Jacques Picard et de Patrick Haddad qui sont à l'origine de notre rencontre puis ont participé, comme informateurs, conseils et relecteurs à ses différentes phases. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés ainsi que les interviewés et informateurs qui nous ont accueillis au cours de l'enquête. Notre reconnaissance va aussi à Yves Sintomer pour ses conseils stimulants et sa relecture attentive, à Stéphanie Vermeersch pour nos nombreuses discussions, à Sabine Starita dont l'appui bibliographique a été très précieux et à Martin Lamotte, assistant de recherche, qui a contribué à ouvrir plusieurs pistes d'analyse. Merci aussi à Hugues Jallon qui, dès le début, a soutenu et encouragé ce projet.

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information bimensuelle par courriel, à partir de notre site www.editionsladecouverte.fr, où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

ISBN 978-2-7071-0000-0

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

© Éditions La Découverte, Paris, 2008.

Introduction

La sociologue et le chef de bande

Un soir de juillet 1987 à Corbeil-Essonnes, dans la cité Montconseil, quatre adolescents passent un pacte d'honneur et décident de monter leur bande ; elle s'appellera les Fight Boys. Pendant environ cinq ans, cette bande se développe jusqu'à déboucher sur la constitution d'un « gang », selon les termes de ses initiateurs qui se définissent comme des « *gang members* ». Ce gang, assimilé aux Zoulous par les médias, défraye un temps la chronique locale et parisienne alors que le phénomène des bandes de jeunes devient une question publique, suscite prises de positions et mesures politiques. Mais ce soir d'été, Lamence, Joker, Mek's et Papayou sont avant tout quatre copains qui ont grandi ensemble. Ils partagent rêves et révoltes, ils sont à la recherche d'une identité et, à des degrés divers, en voie de rupture familiale et scolaire. Ils découvrent ensemble l'espace parisien, la culture des rues, le mouvement hip-hop et le monde des bandes, mouvant et hétérogène.

Au milieu des années 1980, les bandes commencent à faire parler d'elles. Elles investissent les centres commerciaux de banlieue ou du centre de Paris comme l'Agora à Évry, le Forum des Halles ou La Défense, elles se déplacent le long des lignes de RER et se disputent des territoires sur lesquels elles s'affrontent, parfois très violemment - la mort du jeune Oumar Touré en juillet 1990 suite à une bagarre entre bandes à la sortie d'une discothèque sur le parvis de La Défense est un épisode de ces affrontements. Les bandes se font aussi connaître par leurs activités de vol ou de racket. Un procès très médiatisé pour viol en réunion rend célèbre l'une d'entre elle, les Requins Vicieux. Ce fait divers contribue à construire une image sociale très négative de ces groupes de jeunes et, au-delà, de la jeunesse des banlieues dont témoignent une série de reportages et de dossiers de presse au tout début des années 1990. Tous les éléments semblent réunis pour créer un climat d'insécurité propice à toutes les utilisations politiques et médiatiques.

À l'automne 2007, la question des bandes surgit à nouveau sur la scène médiatique

après plusieurs affrontements opposant dans Paris des groupes rivaux à Pigalle et Gare du Nord¹. Ces incidents, puis ceux de Villiers-le-Bel quelques mois plus tard, viennent alimenter un discours général sur l'insécurité des banlieues menaçant la capitale, discours qui assimile sans précaution, ni scrupules, « émeutes », « bandes », « incivilités », « trafics » et souvent immigration.

Pour autant, à vingt ans d'écart, a-t-on à faire aux mêmes bandes ? Comment analyser ce phénomène ? Doit-on y voir une forme classique de déviance juvénile, une expression du « mal des banlieues », la preuve, comme le suggère un rapport des Renseignements généraux, d'un « communautarisme croissant² », ou bien la montée de ce que les « experts » en sécurité qualifient de « violence urbaine » débouchant sur « le crime organisé violent³ » ?

Les bandes de jeunes ont fait l'objet, en France, de travaux sociologiques depuis les années 1960⁴. Ces travaux ont en particulier permis de comprendre ce phénomène par sa généalogie, des Apaches aux Blousons noirs puis aux Loubards⁵. Des recherches récentes ont apporté un éclairage sur les jeunes des rues, sur le monde de la drogue ou sur le rôle de la famille dans la socialisation des adolescents.

On sait cependant encore peu de choses sur la façon dont se constituent ces bandes et sur leurs codes et fonctionnements internes. Sans doute est-ce en raison de la difficulté du travail de terrain et d'observation mais aussi pour partie parce que les chercheurs français, souhaitant à juste titre se démarquer de représentations médiatiques souvent instrumentalisées politiquement, ont d'abord mis l'accent sur la construction du « problème » et centré la discussion sur la réalité du phénomène des bandes et de son ampleur.

¹ Depuis les années 1980, malgré un débat chez les sociologues sur la disparition des bandes, celles-ci sont revenues de façon récurrente dans l'actualité médiatique.

² Gérard DAVET et Élise VINCENT, « Les bandes sous la loupe des RG », *Le Monde*, 6 septembre 2007, p. 3.

³ Xavier RAUFFER, « Des bandes délinquantes juvéniles au crime organisé violent », *Cahiers de la sécurité intérieure*, n° 1, 2007, p. 33-42.

⁴ En particulier les travaux de Philippe ROBERT, *Les Bandes d'adolescents*, Éditions ouvrières, Paris, 1966, suivi de Philippe ROBERT et Pierre LASCOURMES, *Les Bandes d'adolescents. Une théorie de la ségrégation*, Éditions ouvrières, Paris, 1974.

⁵ Voir notamment Gérard MAUGER, *Les Bandes, le milieu et la bohème populaire. Études de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005)*, Belin, Paris, 2006 ainsi que Marwan MOHAMMED et Laurent MUCCHIELLI (dir.), *Les Bandes de jeunes, des « blousons noirs » à nos*

Pour autant, les bandes représentent bien une expérience sociale pour les jeunes qui s'y engagent, expérience individuelle et collective qui se comprend bien sûr dans un rapport au monde social, à la famille et aux institutions. C'est cette expérience que cet ouvrage met en lumière à partir d'un regard particulier : un témoignage « de l'intérieur », celui d'un ancien « chef de gang », Lamence Madzou, l'un des quatre initiateurs des Fight Boys à la fin des années 1980. Au-delà du témoignage, ce livre s'efforce de contribuer à la connaissance du phénomène des bandes : comment émergent-elles et quelles formes prennent-elles dans le contexte de précarisation sociale des années 1980 ? Dans quels rapports aux territoires s'inscrivent-elles, de la cité à la banlieue Sud, en passant par l'espace parisien ? Composées essentiellement de jeunes issus de l'immigration, adoptent-elles une identité « ethnique » et comment la construisent-elles ? Quelles relations au « business » entretiennent-elles ?

Toute recherche a une histoire. Celle-ci est née de la rencontre entre un ancien chef de gang, voulant témoigner de son passé pour les jeunes générations, et une sociologue, professeure à l'université d'Evry, l'une des villes où se déroule l'action, prolongeant ses travaux sur la banlieue par ce voyage guidé. Cette rencontre a été possible grâce à Jacques Picard, élu Vert au conseil municipal de Corbeil, qui nous a mis en contact et à Patrick Hadad, éducateur à la Protection judiciaire de la jeunesse, qui a participé à la genèse du livre. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés.

Ce livre est le résultat de plus d'une année d'un travail en duo construit d'abord sur une série de longs entretiens autobiographiques, sur des visites en banlieue et dans Paris, sur des entretiens complémentaires avec d'autres témoins, eux-mêmes membres des bandes ou éducateur, policier, responsable politique ou parents et amis, sur une revue de presse.

La première partie est constituée de deux textes : le récit autobiographique de Lamence Madzou et un commentaire sociologique. Le témoignage constitue en lui-même un apport à la connaissance, par son ton, par ce qu'il dit ou évoque simplement, mais aussi par ce qu'il ne dit pas et par les représentations sociales dont il rend compte. Il

comporte bien sûr les biais de tout récit de vie, ici écrit avec un recul temporel relativement faible par un adulte qui a mûri et a décidé de « changer de vie ». Cette image de la jeunesse, reconstruite à partir du présent, sélectionne dans la mémoire par le jeu classique des souvenirs et de l'oubli, mais aussi parce que tout n'est pas dicible, pour des raisons personnelles ou simplement pour ne pas mettre en cause d'autres acteurs. Ce jeu d'ombres et de lumières est constitutif de ce registre d'écriture et le récit alterne ici scènes décrites sur le vif replongeant le lecteur dans l'action, commentaires et prises de recul. Son écriture a cherché à rester le plus fidèle possible aux entretiens, dans le contenu bien sûr mais aussi dans le rythme de la parole, le vocabulaire et la syntaxe. Il appartient à son auteur. Les exergues placés en introduction de chaque chapitre sont extraits de poèmes écrits par Lamence Madzou.

De son côté, l'analyse sociologique vise à contextualiser ce témoignage pour aller au-delà de l'expérience personnelle. Pour ce faire, elle revient sur les conditions de sa construction et donc sur la relation entre la sociologue et l'interviewé, elle cherche à informer et interroger les situations sociales et politiques évoquées dans le récit par le travail d'enquête et à dégager ce que ce témoignage confirme ou apporte au regard d'autres recherches. Ce parti pris est celui d'une sociologie qui ne prétend pas donner la seule vérité, qui ne cherche pas à se situer en surplomb vis-à-vis des acteurs mais dialogue avec eux, qui prend au sérieux cette discussion et la considère comme une confrontation enrichissante de différents regards et expériences du monde social. Il suppose d'abolir, au moins partiellement, la barrière protectrice de l'anonymat, démarche sans doute plus déstabilisante pour les sociologues que pour les informateurs¹.

Par ce travail à deux voix, nous avons tenté d'éviter plusieurs écueils : d'un côté, ceux du déni, de la complaisance ou de la fascination pour la violence et le « monde des voyous » ; de l'autre, celui de la moralisation ou de la diabolisation. Le chemin est étroit entre ces deux écueils. Nous avons conscience qu'un tel ouvrage court le danger d'une lecture partielle ne s'intéressant qu'au témoignage d'une violence, au demeurant bien réelle, qui viendrait confirmer les discours sur l'insécurité ou, au contraire, alimenter une fascination pour le monde mythique des bandes. Nous avons fait ensemble

¹ Bien sûr, ce choix ne concerne que les informateurs qui l'ont accepté. Les autres personnages cités ont été anonymisés.

le pari d'une autre lecture, plus complexe et moins paresseuse parce qu'elle donne à voir un monde social qui n'est pas divisé entre forces du mal et forces du bien, qui n'indique pas une seule direction mais se construit à l'articulation de processus individuels, collectifs et sociaux.

Marie-Hélène Bacqué

Récit autobiographique

Un petit Noir de France

L'appartement si petit
Et là dehors le gouffre de la cité
Avec ses bruits, ses odeurs, ses trésors, ses poisons
Sa vie qui grouille

Je suis né à Brazzaville en 1972. Je suis arrivé en France en 1977, à l'âge de cinq ans, pour rejoindre mon père. Enseignant au Congo, il avait obtenu un détachement à l'ambassade à Paris où il s'occupait des étudiants. J'ai le souvenir d'une photographie prise vers mes huit ans dans notre appartement, cité Montconseil à Corbeil. J'ai une pause de gamin dans l'encadrement de la porte, avec ma belle-mère Béatrice. Cette photo me rappelle mon arrivée, les retrouvailles avec mon père. Il était séparé de ma mère. Chez nous, quand un homme et une femme ont des enfants et se séparent, c'est toujours le père qui garde les enfants. Je ne l'ai compris que beaucoup plus tard, en allant au bled. C'est une autre culture, une autre mentalité.

Une famille africaine

Ma mère Stéphanie n'avait même pas été prévenue de mon départ. Je ne l'ai revue que sept ans plus tard. Mariée à un colonel, directeur de la sécurité d'État et proche du président Sassou-Nguesso¹, elle voyageait beaucoup dans les pays du bloc soviétique en URSS et à Cuba et elle venait de temps en temps en France. L'un de mes premiers souvenirs d'elle est son mariage avec mon beau-père. Il y avait beaucoup de monde. Je voulais absolument la voir mais on m'en empêchait. J'ai ouvert une porte et je l'ai vue en robe de mariée, gaie, pétillante, souriante. Dure et protectrice à la fois, elle m'a repoussée gentiment en me demandant de me mettre dans un coin et de rester sage. Je crois que c'est ce j'ai fait. Mais, tout au long de ma vie, j'ai eu l'impression qu'elle n'avait pas de temps pour moi ou bien que les événements nous ont empêchés d'être

ensemble, comme mère et enfant, comme avec ses autres enfants. Je ne lui en veux pas, notre séparation n'a pas été son choix.

Je l'ai revue sept ans plus tard ; j'avais douze ans. Mon père m'avait prévenu qu'elle allait venir. Nous avions rendez-vous au marché de Corbeil. Nous arrivons sur les lieux et je vois trois femmes en tenue traditionnelle. Je ne sais pas laquelle est ma mère. Mon père me prend par la main et me dit : « Viens, on va te présenter. » Nous nous regardons et elle rit, elle rit. Je me souviens d'une fille très jolie, très jeune, mince ; je l'ai trouvée très belle. Je lui ai posé la question : « Est-ce que tu es ma mère ? » D'un air amusé, elle m'a répondu : « Non, je ne suis pas ta mère. » « Si, c'est toi ma mère. » Je le sentais, j'étais sûr.

À partir de là, elle est venue me voir régulièrement à Corbeil. Chaque fois qu'elle venait à la maison, je ne sais pas pourquoi, cela se passait bien au début du séjour mais à la fin, cela se terminait toujours très mal. Elle se disputait constamment avec ma belle-mère, c'était une sorte de rituel. Une fois, elles en sont même venues aux mains. Mon père aussi se disputait avec ma mère et ma belle-mère à mon sujet. C'était tendu à la maison. Je ne m'y sentais pas bien. Il y avait toujours des histoires, cela finissait en bagarre. Ce n'était pas une bonne ambiance. Une fois, ma mère a voulu m'emmener. Je ne savais pas quoi faire. J'étais indécis, complètement perdu. Je ne comprenais pas bien la situation. Mon père a catégoriquement refusé que je parte ; il a voulu que je reste avec lui. Il a eu le dernier mot et Maman est partie encore une fois sans moi.

Avec le recul, je crois que j'aurais dû la suivre. Les choses n'auraient peut-être pas tourné de la même manière. Les enfants qu'elle a eus avec son mari — une fille et six garçons —, elle les a élevés quasiment seule. Elle a été dure, rigoureuse et cela a donné de bons résultats : deux de mes frères sont au Canada — l'un est ingénieur, l'autre passe un diplôme de sport. Ma sœur a un bac + 5, elle est très intelligente et droite. Quant aux trois derniers, ils poursuivent leurs études tout en vivant leur vie d'adolescents.

Mon père a eu une fille et quatre garçons avec ma belle-mère avant de divorcer. Il y

¹ Président du Congo de février 1979 à août 1992, il revient au pouvoir en 1997.

avait une tradition dans la famille, tous nos prénoms commencent par L : Lucette, Lionel, Laudray, Léonce, Lloyd. Mes frères ont aussi eu une adolescence difficile ; les plus âgés ont connu la prison comme moi. Aujourd'hui, le plus grand a obtenu un diplôme en électrotechnique ; il travaille et il a trois enfants, il s'en est bien sorti. L'autre est en prison pour cinq ans pour un braquage. Léonce s'est marié et s'est installé avec sa femme. Le plus jeune n'a que neuf ans ; il a été remué par les problèmes de mes parents et il a des difficultés à l'école. Ma sœur elle, a toujours été studieuse et est allée jusqu'à l'université. Elle est mariée et mère d'un enfant.

Mon père avait une façon à lui de nous aimer. Il nous adorait gamins mais, bizarrement, à l'âge de l'adolescence, nous n'existions plus. L'amour et l'affection portés au petit gamin disparaissaient. C'était comme changer d'univers. Il me parlait sèchement, durement, s'attendait à ce que je comprenne forcément et agissent en conséquence. Je n'avais pas droit à ces petites erreurs qui font qu'un enfant est un enfant. Il avait des comportements que je ne comprenais pas, une espèce de distance. Je l'entends encore me « fusiller » constamment, systématiquement : « Tu es un imbécile, tu finiras en prison, je veux que tu t'en ailles de chez moi ! » Il avait peut-être raison, il craignait sans doute pour l'éducation de ses autres enfants mais, sans prétendre être meilleur, je ne pense pas que j'aurais agi ainsi. Il ne nous écoutait jamais. Il nous parlait peu et nous étions surpris lorsqu'il le faisait.

Une chose était évidente pour moi : je ne voulais pas lui ressembler, par exemple parler en vociférant. Donc j'ai dû travailler sur moi. Je me suis souvent demandé si l'on pouvait détester son père. Pourtant, j'ai dans la tête des moments agréables où, enfant, il me prenait sur ses genoux ou bien la seule fois où il s'est vraiment ouvert à moi et m'a parlé de son passé. Aujourd'hui, c'est plus facile de discuter avec lui. Je suis plus tolérant vis-à-vis de lui, plus que les autres membres de la famille alors que j'ai sans doute plus à lui reprocher. Je me dis qu'il vieillit et qu'un jour je ne le verrai plus. Alors, j'essaie de profiter des moments que je passe avec lui.

Nous vivions donc à Corbeil, cité Montconseil. Nous étions une grande famille, avec des frères et sœurs et des « cousins » qui arrivaient et qui repartaient. C'est la famille africaine : on accueille l'enfant de l'autre et tu ne sais pas si c'est vraiment ton cousin. Plus tard, tu comprends qu'en fait il n'est pas vraiment ton cousin, mais un ami

d'enfance. Mais pour nous, c'est le cousin. Nous étions selon les périodes huit, dix, onze personnes à la maison. On était beaucoup par chambres, cinq dans l'une, quatre dans l'autre, lits superposés et matelas au sol. Il n'y avait pas d'espace pour chahuter. Pourtant, j'avais envie de sauter sur les lits, de faire des trucs de mômes. Pour faire ses devoirs, ce n'était pas idéal non plus entre le manque de place et les va-et-vient incessants des cousins. Tout était saturé. Quand on a beaucoup d'enfants, ils cassent tout, c'est le bazar.

Il y a quelque chose que je détestais, c'était la cuisine, toujours la même, la cuisine de chez nous. Trois ou quatre plats, toujours les mêmes. Jusqu'au miracle : ma mère — en fait ma belle-mère mais je l'ai toujours appelée Maman — comme toutes les femmes africaines, a découvert le steak frites. Mais elle s'est mise à en faire tous les jours. Peut-être que cela m'a poussé à manger dehors. Je préférais être comme tout le monde. Pourtant aujourd'hui, manger africain, ça me fait vraiment plaisir. Mais quand on est même, on ne voit pas les choses de la même façon. Ce sont des petits détails mais, additionnés, ils deviennent pesants.

Quand j'allais chez des copains, des Noirs ou des Arabes qui étaient en France depuis longtemps, ou bien chez des Français, je voyais un autre mode de vie, avec plus d'espace, plus d'intimité. On leur consacrait plus de temps, parents et enfants se comprenaient du fait d'une culture commune. Je voulais être comme mes potes. Cela peut paraître égoïste mais j'aurais voulu qu'on s'occupe davantage de moi, qu'on me propose des activités, qu'on puisse m'acheter les vêtements qui me plaisaient. Mais avec notre famille nombreuse, ce n'était pas possible. Comme tout le monde, nous allions faire les courses chez Tati, du côté de Barbès. C'était la course à la vie pas chère et ça se voyait. Mais, à un moment, tu es à l'école, tu es grand, tu as envie de porter un petit peu de marques, tu n'en as pas. Je n'ai jamais demandé. Je me suis débrouillé par moi-même. Peut-être que si je l'avais fait, on m'en aurait acheté.

Quand mon père a acheté ses meubles, il était très fier. Il nous disait souvent d'y faire attention car c'était notre héritage. Nous devions y prendre soin pour les conserver, comme si ces meubles étaient indémodables, allaient durer toute une vie. J'avais à peine dix ans qu'ils se sont dégingués, démodés. Mais je comprends ce que cela représentait pour lui ; c'est nous qui avons tout cassé. Pour nous, la maison était un ter-

rain de jeu. Pour lui, c'était le signe de sa réussite.

Je suis retourné une fois au Congo pendant mon enfance pour des vacances avec ma mère. J'avais dix ans. Je ne me souviens pas de grand-chose hormis une scène. Nous nous étions rendus au bord du fleuve pour rendre visite à ma grand-mère qui y vendait du poisson fumé. Nous la cherchions dans la foule dense. Pour moi, c'était un autre monde. J'étais vêtu d'une veste Adidas et d'un jean. Une femme est passée, avec un enfant dans les bras et a dit : « Ah, si mon enfant pouvait devenir comme ça ! » Je suppose que je représentais pour elle ce à quoi elle aspirait pour son enfant, une vie meilleure.

Montconseil, Corbeil-Essonnes

Montconseil, c'était agréable à vivre. J'habitais avenue du Président Allende, dans une tour. Pendant longtemps, je n'ai pas su qui était Allende ; c'est un policier qui me l'a dit lors d'une de mes premières arrestations. À l'époque, il y avait encore de la moquette, des tableaux dans les couloirs, des fleurs à l'extérieur. Notre bâtiment possédait deux cours et deux entrées, l'une donnait sur l'avenue du Président Allende, l'autre sur un petit parc avec des jeux.

Je jouais avec mes frères et sœurs, avec les enfants et les plus grands du quartier. Dans la petite cour derrière, on jouait souvent au foot. Nous vivions beaucoup dehors vu le manque de place à la maison. Nous avions des petits jeux simples. Il y avait des jeux en ferraille, un bac à sable : nous y avons passé beaucoup de temps à enterrer et déterrer des trésors. La petite cour donnait sur un terrain plus grand bordé par un grand sapin et des rochers qui abritaient un local technique. Les rochers formaient une espèce de grotte où nous aimions nous retrouver après avoir fait une cabane avec des feuilles et des branchages. Mon frère et moi avons inventé un jeu : dans un coin, en bas de mon immeuble, il y avait des petits sapins. Nous montions dessus presque au sommet, ils ployaient sous notre poids. Nous avions l'impression d'être sur un cheval au galop, c'était comme si nous étions ailleurs.

Un jour, j'ai fait un truc complètement con, un truc de gamin. Je devais avoir dans les huit, dix ans. Ma mère parlait au téléphone et j'ai décroché le téléphone pour écouter ce qu'elle disait. J'avais vu ça dans un film d'espionnage, alors j'ai voulu faire pa-

reil. Quand j'ai raccroché, ça a fait un déclic et je me suis fait engueuler parce qu'on l'avait entendu. Et je ne sais pas pourquoi, j'ai eu très peur que Maman ne le dise à mon père et je me suis sauvé.

C'était la première fois que je me retrouvais dehors dans la nuit, tout seul. Je me suis sauvé, et je ne savais pas où aller. J'ai marché dans le quartier, longtemps, et je me suis dit : « Tiens, c'est bizarre, quand il fait nuit, il n'y a personne. » À cette époque-là, les gens ne traînaient pas dans la rue. Il n'y avait absolument personne. Toutes ces lumières, je trouvais ça beau. Je ne savais pas où dormir. Comme j'adorais faire des cabanes, je suis monté dans un arbre, je me suis fait un petit coin et je comptais dormir là. J'y suis resté un certain temps, plusieurs heures, jusqu'à ce que je voie mon père rouler en voiture dans la rue. Il me cherchait, il criait. J'avais vachement peur et je suis resté caché. Je pense que je suis resté au moins deux heures dehors. Puis, je suis descendu et je suis rentré à la maison. Je ne me suis pas fait engueuler. Je pense qu'ils ont eu très peur — bien plus que moi.

La première fille dont j'ai été amoureux habitait le premier étage de mon immeuble. Elle s'appelait Cathy. Je faisais des détours pour la voir arriver. J'allais avoir douze ans, je rentrais en sixième, je ne comprenais pas pourquoi elle ne m'aimait pas. Comment l'aurait-elle pu puisque je ne lui avais jamais adressé la parole ? C'était un amour de gosse, secret, je ne lui ai jamais rien dit. Mais quand elle est tombée amoureuse d'un de mes camarades de classe, que je les ai vus passer beaucoup de temps ensemble, je me suis senti blessé, en colère, puis résigné. Ainsi va la vie.

C'était une bonne époque, une très bonne époque. Une période où tout paraissait tellement simple. C'est à ce moment-là que j'ai rencontré mes amis d'enfance, que je n'ai jamais perdu de vue. Mon ami de toujours, le tout premier, c'est Joker¹, un Algérien. Nous étions voisins de palier, au huitième étage dans la tour 19, appartements face à face. C'était un garçon réservé, comme moi. À cette époque-là, entre Noirs et Arabes ça ne se passait pas toujours très bien. Nous étions proches mais Joker faisait toujours des remarques sur les Noirs, sans doute parce qu'à la maison, c'est ce qu'il entendait. Mais bizarrement, son père s'entendait très bien avec le mien. Tout cela sous couvert

¹ Pour respecter les règles de l'anonymat, nous utilisons ici les surnoms utilisés pendant la période des bandes. Pour d'autres protagonistes, nous avons changé le nom.

de petites hypocrisies. Avec le temps, les gens apprennent à se connaître, à s'apprécier réellement. Enfant, je ne l'ai pas tellement perçu, mais avec le recul, je m'en souviens. Ce n'était pas méchant mais ils avaient leur culture et nous la nôtre.

Mek's est le cousin de Joker. Il habitait dans la tour d'en face. Il a toujours été un peu plus mûr que son cousin parce que ses frères étaient plus grands. Il vivait dans la tour 80, le quartier général des grands. Il faisait déjà un peu de business. C'était le genre beau gosse, sûr de lui, frimeur sur les bords, grande gueule. Joker et Mek's m'ont fait sortir de l'enfance. Et puis, il y avait Fredo, un Réunionnais qui habitait aussi la tour 80. C'était un élève studieux, très intelligent qui a eu son bac avec mention très bien plus tard. Il était plus âgé que nous, de trois ans.

À dix, douze ans, nous restions en bas de la cité. Puis nous sommes sortis du périmètre. Nous avons commencé à découvrir d'autres quartiers de Corbeil : La Nacelle, les Tarterêts, Chantemerle, l'Hermitage¹ et, plus tard, Évry qui poussait alors comme un champignon et qui est ensuite devenu notre QG². Il y a eu les premières sorties ; on allait à la piscine, on se baladait. En se promenant, on rencontre d'autres jeunes, on chaparde, on embête les gens. Aujourd'hui, quand on parle de Corbeil-Essonnes, vient d'abord l'image des Tarterêts, des émeutes, des « car jacking³ » et des agressions sauvages contre la police. Mais à l'époque, c'était tranquille, il n'y avait personne dans les rues, même dans les quartiers, peut-être trois quatre jeunes qui traînaient en bas d'un bâtiment.

Puis, cela a été la période des filles. Moi j'étais assez réservé, je ne parlais pas beaucoup. Mais Mek's était un beau gosse ; lui et ses frères s'habillaient déjà avec de la marque. Il faisait un peu style méditerranéen, peau basanée, cheveux noirs. C'était un frimeur. Il avait toujours une histoire à raconter sur ses dernières conquêtes.

Au ban de l'école

Jusqu'au collège, tout allait bien. C'est après que les soucis ont commencé. Je me souviens de mon premier jour de collège, j'entrais en sixième. Nous étions en file in-

¹ Cités d'habitat social à Corbeil-Essonnes.

² La ville nouvelle d'Évry, implantée aux marges de Corbeil, est en pleine construction dans la décennie 1970.

³ Vol de voiture par menace sur le conducteur que l'on fait descendre de force du véhicule.

dienne pour visiter les classes. J'étais derrière deux mecs qui n'arrêtaient pas de chahuter. Subitement, l'un d'entre eux me bouscule en reculant brutalement. Je lui dis de faire attention, il n'en tient pas compte. On aurait pu en rester là si son camarade ne s'était pas retourné et n'avait pas lancé : « Qu'est-ce que tu veux, vieux bamboula ? » J'ai pété les plombs, je l'ai agrippé par le col et j'ai fait craquer la chaîne qu'il avait autour du cou. Je ne me connaissais ni cette force ni ce type de réaction. L'instant d'après, c'était comme si j'émergeais d'une espèce de brume ; tout s'était dissipé. Je me suis vu le tenir, et lui, étonnamment, qui pleurnichait.

Hormis cet incident, la première année s'est bien passée. J'avais de très bonnes notes : des 15, des 12, des 18. Pour chaque bonne note, mon père m'achetait un cadeau. J'étais un élève studieux et assidu. J'aimais bien dessiner, je lisais beaucoup de bandes dessinées. Si j'avais eu des parents plus ouverts, j'aurais eu d'autres lectures. J'aimais le sport. J'adorais le français, et surtout j'étais très bon en histoire. J'adorais la mythologie, ce genre d'histoires un peu fantastiques où des gens qui partent de rien deviennent quelqu'un.

L'année d'après, la catastrophe. Au début de l'année, on m'a demandé des fournitures scolaires. Je l'ai dit à mon père mais il ne me les a pas achetées à temps. Cela a commencé à me poser des problèmes parce que je n'avais jamais mes affaires en classe, notamment en mathématiques. Il faut dire que je n'étais pas non plus très bon dans cette matière, mais c'était en début d'année et le problème n'était pas là : il me manquait mes affaires et mon professeur semblait ne pas m'aimer. Je suis devenu sa tête de turc. J'avais l'impression qu'il me harcelait. Pourtant, je n'étais pas un élément perturbateur ; j'étais même plutôt calme.

Un jour, j'ai craqué et je lui ai très mal répondu. Du coup, il m'a mis dans un coin et je ne suis plus venu dans son cours, parce que je n'y faisais plus rien. Les conseils de discipline ont commencé, les problèmes se sont accumulés. Mon comportement a changé. Je réagissais de plus en plus mal, comme un ado, entre colère et mutisme. J'ai commencé à répondre, à me faire renvoyer du collège. J'ai fini par faire le jeu de ce prof. Tout cela me rendait aigri et désabusé. Je voyais bien que le régime n'était pas le même pour tous. D'autres passaient au travers des mailles. Je me rendais compte que mon attitude n'aidait pas à arranger la situation et jouait très probablement en ma dé-

faveur mais je ne savais pas quoi faire et personne ne m'écoutait. Voilà ce qu'on appelle subir un système, première leçon.

Cela ne se passait pas de la même façon avec tous les profs. En particulier, je m'entendais bien avec mon prof de français. Il avait la réputation d'être très sévère mais le courant passait entre nous. Il me soutenait. La prof de musique également ; elle était douce et passionnée par ce qu'elle faisait.

Le proviseur s'en est mêlé. Il a d'abord été agacé et irrité, puis conciliant. Je crois qu'il a fini par comprendre, avec un certain fatalisme, que mes réactions étaient défensives. C'était un grand ras-le-bol. À la fin, il était même plutôt sympa avec moi.

Un jour, en cinquième, j'étais en classe avec un pote, Albert, un Portugais avec qui je passais le plus clair de mon temps. Il m'embêtait et je me suis énervé, j'ai pétié les plombs. Je suis monté sur la table et j'ai commencé à le frapper. Le professeur, un Antillais, a essayé de m'attraper et je suis sorti de la classe. En essayant de me retenir, il m'a coincé les doigts dans la porte. On a appelé le proviseur qui a poussé une gueulante d'enfer. Par la suite, je ne suis presque plus allé en cours.

Il y a aussi eu une histoire, alors que je n'allais déjà plus trop à l'école. On m'a convoqué parce que quelqu'un avait écrit des insultes sur la voiture d'un prof de gym. Ils croyaient que c'était moi. On m'a demandé d'écrire l'inscription parce qu'elle comportait une faute d'orthographe dans le nom. Par hasard, je l'ai écrite avec la même faute. Je me suis retrouvé accusé, je trouvais cela injuste, très injuste. Je savais que je n'avais rien fait.

Plus d'école, la merde à la maison, la galère, l'ennui, la solitude. J'ai commencé à traîner avec des gens un peu comme moi, un peu rebelles, qui m'ont emmené vers les chemins que j'ai pris par la suite. J'ai commencé à traîner avec un copain, Jef. C'est lui qui m'a fait changer de style de vêtements. Il m'a appris ce qu'était un Levi's. En première année de collège, je portais toujours des souliers, mon nœud papillon, ma chemise et mon pantalon à pinces. J'ai changé pour être comme tout le monde, jeans, bandana, paire de Creeks, petit blouson à carreaux, Vans et compagnie, style plutôt agressif pour l'époque. C'était la mode. Ensuite, j'ai fait comme tout le monde : pour en avoir, j'ai volé. J'ai fait comme les copains, j'avais des choses à me prouver et je voulais faire mieux que les autres. Et puis, c'était facile, sans souci, une fois qu'on l'a

fait une fois ou deux.

Mon monde au début, c'était Montconseil, puis ça s'est élargi aux Tarterêts¹, à Corbeil et aux villes des environs comme Saint-Germain-lès-Corbeil², qui ne m'attirait pas beaucoup - il n'y avait que des petits Français. Ce n'était pas mon monde, cela ne me ressemblait pas. On a découvert l'Agora³, un centre commercial où on pouvait traîner, flâner, rester là. On volait pour manger, pour s'habiller. J'étais comme un gosse qu'on amène dans un magasin de jouets. Je trouvais des gens qui me ressemblaient, des jeunes de la même origine que moi, des exclus qui m'accueillaient fraternellement. On était beaucoup entre Noirs alors qu'il n'y en avait pas beaucoup dans mon quartier.

Puis, sans qu'on s'en rende compte, c'est devenu notre territoire. C'est là que j'ai rencontré beaucoup d'amis. On traînait, on volait, on a commencé à faire nos petites bêtises, on se bagarrait. On a volé des voitures pour apprendre à conduire. J'ai même emplâtré une caisse dans la station-service de Montconseil. J'avais l'impression d'être libre, de ne plus avoir de contraintes.

Première arrestation, première bagarres

La première fois que j'ai été arrêté par la police, je devais avoir quatorze ans. J'étais avec mon frère qui devait avoir vingt ans et son copain. C'est la première fois que je suis entré dans un commissariat. Je ne crois pas que mon frère était un voleur. Je le voyais plutôt comme un beau gosse, avec beaucoup de nanas, qui allait dans les soirées. Ce jour-là, on était ensemble et on marchait, comme d'habitude. On se baladait dans le quartier pour aller voir des amis à gauche à droite ou se poser dans un parc, faire des choses normales pour des jeunes de cette époque. Apparemment, il savait que

¹ Le grand ensemble des Tarterêts, 2300 logements, est le dernier quartier d'habitat social réalisé à Corbeil-Essonnes mais aussi le plus important (il accueille près d'un quart de la population de la ville) et le plus isolé par rapport au reste de la ville. Il connaît très rapidement un processus de paupérisation qui s'accompagne de l'accroissement de la part des ménages étrangers et d'une forte stigmatisation.

² Aux franges de Corbeil, Saint-Germain-lès-Corbeil est une petite ville essentiellement pavillonnaire, habitée par des ménages aisés. Cette diversité sociale et urbaine où se côtoient quartiers aisés et quartiers populaires est caractéristique du tissu urbain de l'Essonne.

³ L'Agora est le centre commercial d'Évry. Il est intégré dans un réseau de voies piétonnes qui le relie aux ensembles d'habitat social de centre-ville et à la gare, ce qui en fait un lieu de rassemblement facile pour les groupes de jeunes qui investissent ses recoins, rues et place publique.

des gens jouaient au foot dans un stade à Corbeil, en bordure de La Nacelle¹. Il avait compris qu'il n'y avait personne dans les vestiaires et que les gens avaient laissé leurs blousons, walkmans et portefeuilles. Je ne sais pas pourquoi il a eu cette idée ; moi, je ne savais pas où on allait et on s'est retrouvé là-bas.

Il est rentré dans les vestiaires ; j'étais à l'extérieur. Il a piqué un tas de blousons et on est reparti à pied, jusqu'à Montconseil. En cours de route, on s'est arrêté dans un coin ; il a regardé ce qu'il voulait conserver. Le reste, il l'a jeté. Il a laissé des choses chez nous, d'autres chez des amis. Quelques jours après, les flics sont venus, ils nous ont embarqués mon frère et moi au commissariat de Corbeil. Je n'avais jamais vu un commissariat et je ne savais même pas que ça existait.

Je me rappelle la garde-à-vue : c'était une petite cage en bois collée au commissariat en contre-plaqué. On se retrouve là-dedans et je demande au flic : « Monsieur, on va sortir quand ? » parce que je pensais qu'on allait sortir immédiatement. Le flic, il se fout de ma gueule : « Vous allez sortir tout à l'heure, ne t'inquiète pas, on va vous emmener des croissants », la bonne blague. On est resté là toute la journée, on y a passé la nuit. C'est assez rude à treize ans de se retrouver dans un endroit confiné, qui devait faire deux mètres sur deux. Je regardais mon frère et je lui demandais : « On va sortir, on va sortir ? ». D'abord, il disait : « Oui, oui » et après, il ne répondait plus. Le temps passait et, dans ma tête de gamin de quatorze ans, je me pensais réellement en prison.

Finalement, l'entraîneur du club est venu. De ce que j'ai pu comprendre, il soupçonnait mon frère et avait prévenu la police. Mon frère a commencé par nier ; il m'avait demandé de ne rien dire mais moi, on ne m'a pas tellement questionné. Le lendemain, il a fini par reconnaître. Il a dit où étaient les affaires, ils les ont récupérées, sauf ce qui avait été jeté. Voilà mon premier contact avec un commissariat. C'était éprouvant, je ne comprenais pas bien ce qui m'arrivait. Mais c'est aussi quelque chose que j'ai oublié assez rapidement. Je suis retourné à mes petites affaires de gamin, à mes potes et ma petite vie de mec de treize ans.

Un jour, la même année, j'étais parti avec Fanfan, le grand frère de mon pote Mono

¹ Quartier d'habitat social à Corbeil.

voir ses cousins à Paris. Fanfan avait quatre ans de plus que moi. C'était un Haïtien très grand et assez posé. C'était la première fois que je sortais de ma banlieue sans mes parents. On arrive chez eux. On se pose et sa cousine vient nous dire qu'elle s'est fait agresser par des mecs à côté de la bouche du métro. On y va et on retrouve les gars. Ils sont une petite huitaine, un ou deux grands de l'âge de Fanfan et des plus jeunes. J'étais le plus petit et j'observais les gens, leurs postures, leurs gestuelles. Fanfan et deux des mecs se mettent à parler. Ce qui m'a frappé, c'est l'attitude de Fanfan. Il était très calme, très sûr de lui face à ses adversaires, ce qui a créé une pointe de crainte chez eux. En fait, il ne s'est rien passé mais, sur le coup, ça m'a marqué. Par la suite, j'ai essayé de prendre un peu de cette attitude, de rester concentré, calme jusqu'au dernier moment, parce qu'après, il y a un point où il n'y a plus rien à faire : tu réagis, ou tu dégages. Mais tant que tu peux rester tranquille pour essayer de bien analyser la situation, de bien réfléchir pour voir ce que tu peux faire, c'est très bien.

La toute première fois où je me suis vraiment battu seul, c'était un peu plus tard, j'avais juste quinze ans. Ça s'est mal passé. J'étais à Paris, un soir, avec deux copines Leila et Nadia des GGG (Galerian Gang Girls¹), près du Trocadéro. On a croisé un mec, un rebeu plus vieux que nous qui devait avoir vingt-deux, vingt-trois ans. Je ne sais pas pourquoi les filles se sont embrouillées avec lui. Il a dû avoir un geste de mépris parce qu'à cette époque les rebeus percevaient mal les renois. Surtout, ils acceptaient mal que des filles rebeus côtoient des gars renois. Moi, je regardais la scène.

Le ton monte. Leila, comme sa sœur, n'avait pas peur des coups. Le mec monte d'un cran. Je sens qu'il va finir par les frapper. Alors, je m'interpose ; on s'accroche ; on se tient et c'est parti. Ce gars était mince comme moi mais plus grand. On s'est battu ; ça a duré un certain moment ; on a fini par rouler à terre et là, il m'a mis les doigts dans les yeux en essayant de les crever. Les filles l'ont traité de sale traître et lui ont sauté dessus. J'avais mal aux yeux ; j'avais la rage ; je me suis mis torse nu, décidé à en découdre coûte que coûte. Les filles me retenaient. J'avais la rage parce que j'avais perdu...

Ce jour-là, j'ai compris que dans une bagarre comme dans une guerre, certains ne

¹ les Galerian Gang Girls était une petite bande informelle de filles et de garçons venant de plusieurs villes de banlieue et qui se retrouvaient à Paris. Elle a vite disparu.

respectent pas de règles et n'ont aucun scrupule. Ce que j'ai retenu, c'est qu'il fallait que je sois plus fort, encore plus aguerri, plus maître de moi. Je me suis mis à pratiquer les sports de combat. J'ai essayé d'observer, de réfléchir et de rester concentré et lucide. J'ai commencé à devenir le Lamence que les gens ont qualifié plus tard de « froid », déterminé, calme en apparence, mais habité d'une indescriptible violence qui se libérait brutalement. On m'a parfois surnommé « le Diable ». C'est ce qui m'a permis de rester face à un mec armé et, calmement, de lui dire de tirer tout en le regardant dans les yeux. S'il ne le faisait pas, je le traitais de pauvre fou, de faible. Je lui disais calmement que je méprisais les faibles. Mes amis me prenaient pour un inconscient, mais ça fonctionnait. J'étais efficace.